

FGH 6040

**Innes
Collection**

Spiv 2112

45-

Ex Libris Michael Innes



WARBURG



18 0281450 9

© The Warburg Institute. This material is licensed under a Creative Commons Attribution Non Commercial 3.0 Unported License

1-3-12 ✓
F
G
H
6040

TRAITTE
DE LA
MEDECINE
VNIVERSELLE,
O V

LE VRAY OR POTABLE.

C'est à dire, vne exacte description de
la vraye Medecine vniuerselle, & de
l'admirable vertu qu'elle exerce sur
les vegetaux, animaux & minéraux.

*Pour seruir de clair flambeau au monde aueu-
gle, luy enseignant le moyen de discerner le
mensonge d'avec la verité; & de secourir
les pauvres malades abandonnez.*

PAR IEAN RV DOLPHE GLAUBER.

Et mis en François par le Sr DV TEIL.



A PARIS,

Chez THOMAS IOLLY, Libraire Juré,
ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Par-
cheminerie, aux Armes d'Hollande.

M. DC. LIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



P R E F A C E A V L E C T E U R.



My Lecteur, ie t'aduer-
tis , que cette tradu-
ction touchant la Mede-
cine vniuerselle, ou Or-
potable, deuoit estre ad-
joustée au Liure intitulé,
La Continuation du Miracle du Monde; &
que l'Imprimeur ne l'a pû faire à cause
du peu de temps & de certains empes-
chemens, mesme de la foire de Franc-
fort; de sorte qu'il n'a pû mettre en lu-
miere que ces trois Liures, dont le pre-
mier enseigne aux Laboureurs & aux
Vignerons, d'engraisser leurs terres
sans fumier: Le second enseigne aux
Marchands de faire profiter seurement
leur argent dans leurs maisons sans vsu-
re, & sans incommodité de leur pro-
chain: Le troisieme enseigne aux fidel-
les Medecins, la façon d'auoir ^{ai}sement

A ij

Au Lecteur.

& à peu de frais des medicamens, par le moyen desquels, à la façon du Samaritain, ils puissent remedier aux maladies.

Il a mis au iour ces trois procedez. Pour le quatriesme que i'ay dedié aux personnes de qualité, pour conseruer & recouurer la santé; il ne l'a pû faire pour les raisons susdites. I'ay crû que i'obligerois le public en le luy donnant; que si ie ne m'estends pas assez sur cét vsage de cette Medecine vniuerselle, on le trouuera plus au long dans le Liure, que Dieu aydant, ie mettray en lumiere au premier iour sur ce sujet.



A V X P E R S O N N E S
de qualité, qui desirent viure
longuement en santé.

La Medecine vniuerselle, ou le vray
Or potable.



PRES auoir descrit trois excellens procedez dans la Continuation du miracle du Monde, & facilité le moyen à beaucoup de personnes de gagner leur subsistance; i'ay voulu faire un present aux personnes de qualité pour se maintenir heureusement dans une parfaite santé, & pour la recouurer aussi, en cas qu'ils l'eussent perduë. Car il importe aux hommes eleuez en autorité & puissance, de iouir d'une parfaite santé, afin de pouuoir mieux agir & commander à ceux qui en dépendent, pour defendre les gens de bien, & punir les méchans. Or il est constant qu'apres la grace diuine, la sagesse consiste dans le bon temperament, qui vient de la bonne disposition du cœur & du cer-

A iij

Au Lecteur.

neau. Il n'est donc pas possible que les affaires soient bien gouvernées sans la santé.

Or le bon estat des Royaumes & des Republiques, consistant en la prudence & en la conduite des Ministres & des Magistrats, il est necessaire de travailler à ce que ces personnes se portent bien, afin qu'elles soient propres à l'administration. C'est ce qui m'a obligé à donner au public cette Medecine uniuerselle, la santé est absolument necessaire à la felicité de l'homme, sans elle tous les thresors & toutes les richesses sont inutiles; & celui là seul est heureux qui possede la santé & les richesses; la maladie & la pauvreté estant pires que la mort.

Nous voyons souuent que de bons Magistrats & Gouverneurs, sont emportez par de petites maladies, & qu'ils eussent long-temps gouverné leurs suiets, s'ils eussent eu de bons remedes pour les secourir.

Mais il y a beaucoup de gens qui sont de cette humeur, qu'ils preferent les richesses à la santé, & la santé au salut eternel. D'où vient qu'il y en a quelques-uns lesquels recherchant les bons medicamens passent leur vie en seureté iusqu'à ce que la mort les saisit. Lors ils connoissent que la santé est un don incomparable de Dieu, & que la maladie est la peine du peché. Mais il arriue souuent qu'on s'aduiſe trop tard de songer

Au Lecteur.

au reſtaſſement de la ſanté, & qu'on eſt contraint de ceder à la mort.

Il eſt donc raiſonnable que les ieunes gens dans la fleur de leur âge ſongent à la maladie, & à la vieillesſe, & qu'ils recherchent les remedes que Dieu a ordonnez, pour adoucir les douleurs, & pour chaffer les maladies. De meſme qu'un oyſeau enfermé dans la cage, peut aiſément eſtre gardé; mais ſ'il eſt une fois échappé, il ne peut eſtre reconuert qu'avec peine: ainſi la ſanté peut ayſément eſtre conſervée, mais eſtant une fois perduë, elle ne peut eſtre recourée que difficilement: on ſ'aduiſe trop tard d'eſpagner quand on eſt venu au fond. Il ne faut pourtant pas perdre courage, mais ſ'adreſſer à Dieu & luy demander pardon, puis uſer legitiment des moyens que ſa diuine liberalité nous a fournis. Car ſi on prie bien Dieu, & qu'on ſe ſerue de bons remedes, il eſt impoſſible que la maladie ne cede à leur puiſſance. Sans le ſecours diuin il eſt certain que toutes nos actions ſont impuiſſantes, & qu'elles ne reüſſiſſent iamais: rien ne ſe fait ſans la permiſſion diuine, ſoit bien ou mal; aux gens de bien toutes choſes ſont bonnes, quoy que les ignorans ne le croient pas ainſi: & au contraire aux méchans toutes choſes ſont méchantes, quoy que ce ne ſoit pas le ſentiment du monde aueugle. La fortune & la proſperité mon-

Au Lecteur.

*dain n'est que fumée, il n'y a que la vertu & la
piété de solide: tout le reste est vain & caduque.
Il n'y a donc personne, riche ou pauvre, grand ou
petit, qui doive avoir plus de soin d'autre chose
que de la vertu & de sa santé. Le Vieil & Nou-
veau Testament enseignent à servir Dieu sans
fallace & sans hypocrisie; & ce petit Liure en-
seigne à conserver sa santé, & à la recouvrer
quand on l'a perdue.*



LA
MEDECINE
UNIVERSELLE,
OV
VRAY OR POTABLE.



Le remede qui est honoré du
titre de Medecine vniuersel-
le doit estre tel, qu'il exerce
sa vertu sur les trois regnes des
vegetaux, animaux & mine-
raux, & qu'il les puisse secou-
rir dans leurs besoins, s'il n'a pas cette vertu il
ne merite pas le nom de Medecine vniuerselle.

C'est pourquoy traictant de cette Medecine
vniuerselle, ie suis obligé de monstrier qu'elle
merite ce nom, & qu'elle en possède les proprie-
tez. Et il n'est pas seulement necessaire qu'elle
exerce ces vertus sur les trois regnes en general,
mais encore en particulier, sans addition d'au-
cune chose estrangere, & que sans beaucoup de
peine, ny de despenſe, elle puisse secourir le pau-
vre & le riche également. Ceux-là donc se trom-

pent lourdement qui s'imaginent que cette Medecine vniuerselle doit estre tirée d'icy, & de là en certaines regions, avec grand peine & grand despense. Cette opinion est tout-à-fait éloignée de celle des veritables Philosophes, lesquels aduoient que la matiere de cette medecine, se trouue en tous lieux, & qu'elle peut secourir toute sorte de gens. Mais le monde qui fait l'entendu par son orgueil, & dans les tenebres, ne peut se persuader qu'il y ait rien de bon dans les choses viles & abiectes; & laissant les marguerites qui sont deuant leurs yeux, s'attachent à des escorces. C'est pourquoy les veritables Philosophes ont raison de dire, que personne n'en feroit estat, si on l'appelloit par son propre nom. Ce qui est cause qu'ils l'ont enuelpée sous tant d'enigmes, & n'ont pas voulu que leurs écrits ayent esté pris au pied de la lettre. Sendiugius dit qu'il a souuent reuelé l'art mot à mot à quelques-vns, qui neantmoins sont incredulés, & presomptueux, ne pouuant pas s'imaginer qu'une chose si precieuse soit cachée dans vn suiet si méprisable. Il adioute mesme que l'art & la matiere vniuerselle peuuent plustost estre touchées que comprises par l'entendement. Et moy i'affeure que cet art est connu de tout le monde, & qu'il n'y a personne qui n'en vse: Je dis bien plus, qu'un enfant nouueau nay ne peut pas viure sans cette matiere vniuerselle. Dans beaucoup de mes écrits, i'ay desia monsté que le nitre se trouuoit non seulement dans les vegetaux, animaux & mineraux, mais mesme dans les elemens, & que par consequent on le peut

iustement appeller Medecine vniuerselle. Car sans les elemens personne ne peut viure. Le croira qui voudra. Voila quant à la matiere vniuerselle.

Pour la preparation ie l'ay monstée en plusieurs de mes traictez, particulièrement dans le Miracle du Monde, & autres qui appartiennent à cet Ouurage; c'est pourquoy ie n'en diray pas autre chose.

Icy neantmoins i'adiousteray qu'encore que i'aye preparé cette medecine vniuerselle diuerses fois, ie confesse qu'elle n'a pas tousiours répondu à mes souhaits, & que iamais ie ne l'ay conduite iusques à sa derniere fixation & perfection; pource que le temps, l'occasion, & autres choses m'ont manqué. Or ie veux consacrer à l'eternelle memoire de la posterité les progres que i'y ay faits, qui sont tels qu'en trois iours ie l'ay acheuer; mon dessein ne tendant à autre chose qu'à la gloire du Tout-puissant, & au soulagement d'une infinité de malades par vn secours tres-present & tres-efficace, & n'ayant pas voulu enseuelir avec moy vn talent que Dieu m'a donné.

Que personne ne s' imagine d'attraper de moy cette preparation par de belles paroles & par des promesses de montagnes d'or, afin de s'en seruir par apres à viure dans la volupté & dans l'orgueil. Je veux qu'il sçache qu'il n'est pas en ma puissance de reueler ce don de Dieu à tout le monde, & que i'aimerois mieux mourir que de le prostituer en le communiquant aux impies. Et quoy que i'appelle cette medecine

vniuerselle, il ne faut pas pour cela que l'on s'imaginer qu'elle serue à la transmutation des metaux imparfaits en or, & que par son moyen on puisse amasser de grands thresors, comme les Philosophes attribuent à leur medecine vniuerselle. Car ie ne sçay point vne telle medecine, ny ne songe à la sçauoir, rendant graces à Dieu seul de cette medecine que ie tiens de sa bonté pour secourir les pauvres malades. I'aduouë mesme ingenuement qu'elle n'a encore seruy de rien pour la melioration des metaux, & que pour moy ie me contente de trouuer ma subsistance pour le viure & le vestement. Ie ne souhaite point l'abondance des richesses, & ie ne demande à Dieu que de n'estre pas accablé de pauvreté, ny aussi trop remply, de peur que l'orgueil ne m'emporte, & que ie ne vienne à dire: Qui est le Seigneur? & quand mesme ie croirois pouuoir tirer vn grand profit de cette medecine dans les choses metaliques, neantmoins ie n'en ferois rien, & n'employerois pas aux biens temporels ce don de Dieu pour en priuer les pauvres malades, en faueur desquels il m'a esté donné.

Il pourroit bien arriuer peut-estre que par la diligence des studieux ma medecine fut poussée à ce point, que d'exercer sa puissance sur les bas metaux, en les perfectionnant & corrigeant avec vtilité; mais Dieu s'est reserué cela, & c'est de luy que deuous attendre sa grace avec patience. Cependant il nous est permis d'vser de cette excellente medecine, laquelle monstre éuidemment la grandeur de l'art, fermant la bouche aux ignorans Farneriens, & brisant leurs dents méditantes.

Toutefois quelqu'un de ces ignorans pourroit ietter son venin, & demander par quel droit ie puis donner le nom d'Vniuerselle à ma Medecine, veu que ie confesse qu'elle n'est capable de m'apporter aucun profit des metaux, & qu'elle remédie seulement aux maladies, & que les Philosophes asseurent que la medecine vniuerselle a la vertu de transmuër les metaux en or, avec vne grande vtilité. A cela ie répons que i'ay desia déclaré que ie n'ay pas eu tout ce qu'il me falloit pour faire la fixation. Mais qui peut sçauoir ce que le temps nous apportera avec l'ayde de Dieu? On ne reprochera pas à vn enfant qui ne vient que de naistre, de n'auoir assez d'esprit ou de iugement, pour entreprendre quelque chose de grand. Il faut attendre qu'il soit deuenu homme, & qu'il ait la taille & la force conuenable, pour engendrer. Ma medecine est tout-à-fait semblable à cet enfant; de sorte que si on la cultiue philosophiquement, il n'y a point de doute qu'elle ne paruienne à vne iuste perfection; les choses qu'elle fait déjà, monstrent assez qu'on en peut attendre avec le temps d'autres plus considerables.

Or comme vn bon pere ne souhaite rien si ardemment, sinon que ses enfans deuiennent grands pendant qu'il est en vie, qu'ils se marient heureusement, & qu'ils conseruent le nom & la race par des successeurs dont il puisse receuoir beaucoup de ioye, & toutesfois n'a point de certitude de viure assez long-temps pour iouir de ce bon-heur, tellement qu'il doit se confier à Dieu & attendre patiemment ses ordres; com-

me fit Moyſe auquel il monſtra la terre promiſe, mais ne luy donna pas aſſez de vie pour iouiſſe de ſa poſſeſſion : Pareillement Dieu m'a monſtré la terre promiſe, mais il n'y a que luy qui ſçache ſi ie ſuis digne d'y paruenir pour iouiſſe des fruiſts agreables qu'elle porte. Il eſt vray que ſa bonté miſericordieuſe m'a donné en ma vieillesſe vn enfant philoſophique dont ie reçois beaucoup de contentement : mais ie ne ſçay pas ſi i'auray aſſez de vie pour le voir en ſon âge viril. De meſme donc qu'un vieillard ayant reçu de la diuine bonté, vn heritier pour la propagation de ſon nom, eſt rauy d'aïſe, quoy qu'il ne ſoit pas aſſeuré de viure aſſez pour le voir en ſa virilité; ie ſuis auſſi rauy d'aïſe voyant ce mien nouuel enfant philoſophique; quoy que peut-eſtre ma vie ne dure pas aſſez pour le voir en ſa perfection. Ie ne doute pourtant en nulle façon que Dieu ne luy ſuſcite d'autres peres nourriciers pour l'éleuer & le conduire iuſqu'à la force virile pour la gloire de Dieu, & le ſoulagement d'une infinité de malades.

Quant au moyen de l'obtenir en ſa perfection, ie l'ay découuert çà & là, dans mes écrits où l'occafion a eſté la plus commode; De ſorte que i'eſtime qu'il ſeroit ſuperflu d'en traiter icy plus au long.

*De la nature, forme, proprietéz & vertus,
de mon vray Or Potable.*

Quant à la forme de cet enfant nouueau né, i'aduertis le Lecteur gracieux, qu'il n'a pas d'éclat, & qu'il eſt ſimple à voir, mais qu'il contient toutes les couleurs du monde cachées en ſoy, & plus il vieillit, plus ſont agreables les couleurs qu'il monſtre. Le feu luy fournit d'aliment, le reueſt de diuerſes couleurs, & le rend fort, ſuperbe & puiffant; tellement qu'on le peut iuſtement appeller ſon pere. Comme il eſt né de la terre, il l'aime auſſi, & ſ'en ſert pour ſa nourriture, iuſqu'à ce qu'eſtant paruenu à la maturité de l'âge il deuienne ſemblable à ſon pere, abandonne ſa mere, & comme vn maïſtre qu'il commande ſur ſes poſſeſſions hereditaires eſtant encore dans ſon enfance, il ne monſtre rien que d'enfantin; mais bien-toſt il fera connoiſtre quel homme il ſera vn iour.

Puis donc qu'un enfant nouuellement né eſt doüé de ſi grande vertu, que ne feroit-il pas ſ'il auoit atteint la maturité de l'âge? Il faut voir & entendre ſes operations ſur les vegetaux, animaux, & minéraux. Parlons premierement des vegetaux.

Comment il faut faire l'épreuve pour connoistre si cét Or Potable, ou eau de vie des Philosophes, est la souveraine Medecine des vegetaux.

Personne n'ignore que les vegetaux dont le propre est de naistre & de multiplier, ne doiuent aussi estre nourris. Or leur nourriture n'est autre chose qu'un sel soulfre, soit qu'il tire la naissance des vegetaux, animaux ou mineraux, car il n'importe aux vegetaux pourueu qu'on leur donne de la nourriture pour croistre & multiplier. Le Laboureur engraisse la terre de fumier, afin que la semence qui est iettée sur cette terre, en puisse tirer le sel, & le conuertir en son aliment, & par ce moyen croistre & augmenter. Il n'a point de connoissance d'autre moyen d'engraisser les champs que celuy-là.

Mais le veritable Physicien se sert d'autres excremens, & mesme des mineraux pour engraisser les terres, dont j'ay parlé ailleurs, & amplement dans mon Miracle du Monde. Veu donc que mon Or Potable est aussi un sel de soufre, mais beaucoup plus puissant & plus efficace, que celuy qui est caché dans le fien du bestail, puis qu'il auance merueilleusement bien l'accroissement & la multiplication de tous les vegetaux, j'ay crû qu'il estoit à propos de mettre icy son vsage dans la melioration des vegetaux pour monstrier que mon or potable en est la souveraine medecine, laquelle ne fait que commencer

commencer dans le fien du bestail, & en suite exerce ses vertus dans l'operation vniuerselle: car si les fumiers des cheuaux, des vaches & des brebis apportent aussi bien du remede aux hommes & aux metaux, comme ils font aux vegetaux, ils deuroient aussi estre appelez vniuersels par cette raison. Mais dautant qu'ils n'apportent remede qu'aux vegetaux, & non aux mineraux, ny aux animaux, avec lesquels ils n'ont aucune affinité, on les met iustement au nombre des medecines particulieres qui ne sont propres qu'aux vegetaux. Toutefois le sel tiré de ces fumiers, & conuertiy en salpêtre, ce qui est aisé, se laisse transmuier en medecine vniuerselle; mais auant cette transmutation il ne passe pas l'ordre des transmutations particulieres. Mais ce mien Or potable merite le nom de Medecine vniuerselle; veu qu'il est propre, non seulement aux vegetaux, mais aux animaux & mineraux. Ce qui sera parfaitement bien monstrier comme s'ensuit.

Fay-toy faire certains vaisseaux de bonne & forte terre, lesquels estant cuits deuiennent pierreux. Les meilleures terres entr'autres sont celle de Cologne, de Sibourg, Valdenbourg & semblables, fort serrées & ne prenant point d'eau. Si tu n'as pas de cette sorte de terre, tu peux faire tes vaisseaux de verre. Car la terre poreuse, quoy que induite de verre plombé, n'est nullement propre à cela.

C'est pourquoy il est absolument necessaire d'auoir de bons vaisseaux, & qu'il prenne garde à cét aduertissement sur toutes choses. Le vais-

seau doit auoir vn empan de longueur ou profondeur, & autant de largeur; que le fond soit percé de quelques trous, comme sont les pots destinez à conseruer des fleurs. Les vaisseaux ainsi preparez, & remply iusqu'au bord du sable clair & maigre, il y faut ietter de trois ou quatre semences des herbes, qu'on a enuie de semer, afin que si l'une venoit à manquer, les autres puissent pousser. Les semences estant mises dans le sable comme nous auons dit, & arroufées de nostre eau vniuerselle, il faut exposer les vaisseaux au Soleil & à l'air, afin que les semences puissent pousser & croistre; ce qu'elles feront en peu de iours aussi bien de ce sable que des autres terres, pourueu qu'elles ne soient pas trop vieilles, ou gastées. Or si-tost qu'elles se seront eleuées de la longueur d'un doigt, il en faut laisser deux ou trois des plus grandes, & des plus fortes, & arracher les autres, de peur que l'une n'empesche de croistre l'autre, & qu'elle n'ait pas l'espace requis dans le pot de terre.

Ce mesme vaisseau plein de terre & de semences doit estre mis dans vne autre pot fait de pareille forte terre bien cuite, afin que si par hazard l'eau medecinale venoit à penetrer au trauers du sable, elle ne se perde pas, mais qu'estant receüe elle soit remise dans le pot plein de sable. Sur tout il faut bien prédre garde que cette eau medecinale ne soit emportée par la pluye, laquelle osteroit aux herbes leur nourriture. Le sable ne doit pas estre par trop humecté; mais il le doit estre tousiours vn peu, de crainte que s'il estoit entierement sec, ou trop humide, tout le

travail ne se gaste par l'excez ou par le defaut du temperament. Si on obserue deuément toutes les choses ordonnées, l'herbe estant née & crüe en peu de temps portera des fleurs & des fruiçts plus prompts & meilleurs, que si elle estoit sortie d'une autre terre engraisée de fumier. Les couleurs en deuiendront plus belles, l'odeur en sera plus forte, & les forces plus grandes, que ces herbes conserueront long-temps comme estant moins corruptibles que les autres. Apres que toute l'humeur qu'on y a premierement versée aura esté entieremēt consumée par l'air & par le Soleil; il faut derechef verser sur le sable d'autre eau de pluye, dans laquelle ait dissout vn peu d'or potable, afin qu'on fournisse d'aliment à l'herbe tant qu'elle croistra. Si le sable n'est arroufé que de l'eau de pluye seule il n'en sortira rien, ce qui a esté connu de tout le monde.

Pareillement toute sorte d'herbes & de plantes, peuuent estre rendues propres à germer & à croistre au milieu de l'Hyuer, par le moyen de cette medecine vniuerselle, pourueu que les racines soient arroufées de cette liqueur ainsi dissoute. Les fleurs & les fruiçts estant plustost crûs & beaucoup plus excellens que par le moyen du fumier ordinaire. La Medecine vniuerselle a donc cette efficace de soy-mesme; mais elle en aura vne plus grande si on y adiouste vn certain ferment metalique par le moyen duquel les herbes ont plus de vertu. Si on leur adiouste vn ferment d'or, les herbes n'auront pas seulement les vertus de l'or; mais leurs feuilles seront marquées comme de petites taches d'or, qui seront

tres-agreables à voir. Si le ferment est d'argent les herbes en auront les vertus, & seront bigarrées de petites marques d'argent. Par ce moyen les herbes soulageront merueilleusement le cœur & le cerueau, leur communiquant les vertus desdits fermens, sçauoir d'or & d'argent. Si les personnes puissantes prenoient soin d'élever & de cultiuer de elles herbes dans leurs iardins, il est assuré qu'ils en receuroient de grandes commodités pour leur santé. Car sans parler de leur admirable beauté qui réjouit la veüe, & de leurs vertus particulieres, elles ont cet auantage qu'on s'en peut seruir au lieu de mon or potable, dont quelques personnes de qualité pourroient auoir conceu quelque horreur, à la persuasion de leurs Medecins ignorans, lesquels sont si stupides qu'ils condamnent les vertus de ces remedes illustres, & taschent par leur médifance d'en détourner leurs maistres. S'ils vsoient donc de ces herbes au lieu de mon or potable, ils seroient exempts d'inquietude, & par le moyen de ces vegetaux iouïroient de la merueilleuse efficace de l'or potable pour la conseruation & recouurement de leur santé.

Non seulement avec l'aide des vegetaux, mais encore des animaux le susdit or potable peut estre mis en vſage tres-vtilement pour le soulagement du genre humain; Ce qui s'excutera en la maniere suiuite. Il faut nourrir quelque temps des poules d'auoine, orge, froment ou autre grain macéré dans la liqueur de cette medecine vniuerselle, estant ainsi nourris elles conuertiront en leur substance, ces vertus medeci-

nales, & la chair en sera beaucoup meilleure que celle des autres. Si on a soin d'en amasser la fiente & de la mesler avec le sable pour y semer des herbes, elles en deuiennent meilleures, d'autant qu'elles s'approprient & conuertissent en leur suc, les restes de la liqueur que les poules n'auoient pas consumées, & conuerties en leur substance; De sorte qu'il ne se perd rien de cette liqueur; mais tout y est grandement utile. En verité cette transplantation de la medecine vniuerselle, en vegetaux, mineraux & animaux, est tout-à-fait admirable, & les personnes de qualité les plus delicates, s'en peuuent seruir en toute seureté: car voyant que cette medecine loin de nuire aux herbes & aux poules ou poulets, leur communique plus d'efficace, ils croiront sans doute qu'elle doit estre aussi profitable aux hommes les plus delicats. Si cette medecine est doiée d'une si grande vertu, qu'elle est capable de transmuër dans l'espace de quelques heures vn mineral veneneux tel que le mercure, comme nous verrons bien-tost; certes il faut qu'elle soit tout-à-fait exemte de venin; veu que la malignité d'une chose ne corrige point celle de l'autre, mais plustost la gaste & la rend pire. D'où l'on voit aussi clair que le iour que cet or potable, loin de participer de quelque malignité, est vne tres-salutaire medecine pour toutes choses. S'il se trouue quelqu'un qui n'en vueille rien croire, ou qui ne le puisse pas comprendre; ie ne sçauois pas luy donner d'autre lumiere, ayant proposé cecy avec sincerité. S'il y a quelque chose de mieux, qu'il le debite

sans mépriser ce qu'il n'entend pas, afin de ne pas prostituer sa renommée avec l'imposteur Farnel, & de s'exposer à la risée publique. Je suis bien-aise que les autres sçachent plus que moy, & ie n'ay point de honte d'apprendre quelque chose d'autrui : mais i'estime estre semblable à Farnel le Menteur, vn ignorant lequel censure mes écrits par enuie, sans pouuoir rien mettre au iour qui vaille mieux. Je ne croy pas que les compagnons de son ignorance veuillent desormais facilement monstrier leurs oreilles d'asne, d'autant que leur porte-enseigne a esté si mal mené, qu'il commence à s'abstenir de telles folles & malicieuses entreprises.

Si ce n'est que peut-estre il sortit des tenebres quelque nouveau Farnel ou Erostrate, lequel veuille s'acquérir de la reputation par ses crimes; mais i'espere qu'il aura la mesme recompense que les autres, à sçauoir la honte & le malheur. Ils doiuent estre comparez à ce ver qui a tant de pieds dont i'ay fait mention dans la seconde partie de ma Pharmacopée Spagyrique. :

Ce ver ne vit pas comme les autres de terre, ou d'herbes, mais il cherche les autres vers gras dans la terre, il s'attache à eux en les mordant, & par le trou qu'il leur fait il succe toute leur graisse, & dont il deuiet si gras qu'à peine peut-il ramper, quoy qu'il ait quantité de pieds. Au Printemps on le void fort maigre; l'Esté il s'engraisse du suc qu'il tire des autres vers sans pied, & ne sort iamais de dessous la terre, si ce n'est que quelqu'un de ces vers sans pied ait la force de le sortir, & de luy faire voir le iour afin de se

depestrer de luy & de sa morsure. Car quoy que ce ver qui n'a point de pied soit dix fois plus grand que l'autre; celuy-cy neantmoins luy est si fortement attaché par sa morsure, que iamais il ne le quitte, sinon quand il est attiré sur terre. Car d'abord qu'il paroist au iour, & qu'il voit quelqu'un, il lasche le vert, & se remet sous terre, où il cherche vn autre vert pour le tourmenter, & luy succer le sang. Le premier estant deliuré & presque partagé de la morsure, se recache sous la terre, & se remet par sa propre force. I'ay souuent remarqué de mes propres yeux le combat de ces insectes, & ayant pris ce ver cruel & méchant ie l'ay écrasé. Mais i'ay dit, iamais cette sorte de vermine ne voit la lumiere, s'ils ne sont tirez par les vers auxquels ils s'attachent en les mordant.

Si donc cette vermine à plusieurs pieds se nourrissoit de terre comme les autres, & laissast en paix les vers qui n'ont point de pied, iamais elle ne seroit connue, & personne n'en feroit mention. Mais blessant les vers par sa morsure elle manifeste sa malice, & s'acquiert vne fort mauuaise reputation. On luy donne le nom de sangsue, qui seroit tres-conuenable à Farnel: car comme ce ver auide de sang sans auoir esté attaqué par l'autre, le tourmente sous terre iusqu'à ce qu'il le contraigne de sortir au iour: De mesme Farnel m'a prouoqué. S'il se fut contenté de subsister honnestement, il ne m'auroit pas succé le sang par sa morsure venimeuse, & ie n'aurois pas esté contraint de le produire au iour avec ses méchantes actions. Qui auroit iamais

connu Farnel s'il ne m'auoit attaqué par vne horrible perfidie, s'il ne m'auoit chargé de mille calomnies, s'il ne m'auoit osté de la tranquillité où i'estois pour me ietter dans l'inquietude, & me faire vn dommage tres-considerable? Comme donc ce ver qui succe le sang fait voir sa cruauté; comme aussi la propriété des autres vers innocens se manifeste: de mesme les noires actions de Farnel monstrent sa malice extraordinaire. Qui auroit iamais pensé que le ver eut vn suc si salutaire, s'il n'auoit sceu qu'ayant esté blessé par l'autre; il a la propriété de se remettre par son propre suc? Si Farnel n'eut pas témoigné d'en vouloir à ma personne & à mes biens, & s'il m'eut laissé en repos, sa malice & sa bonté n'auroient pas esté conuës de tout le monde; Personne n'eut sceu que c'estoit vn perfide, vn voleur, vn assassin. Et d'ailleurs personne ne m'eust demandé tant & de si rares secrets que Farnel m'a contraint de reueler par ses calomnies. Ainsi il n'y a rien au monde de si méchant & de si peruers qui ne serue à quelque bien. Si le ver dont nous auons souuent parlé, n'attaquoit pas l'autre ver innocent, il ne feroit pas en sorte que la nature d'iceluy qui est tres-salutaire. Farnel m'a attaqué & m'a iniurié: il m'a donné occasion de luy répondre & de me deffendre, dont beaucoup de secrets ont esté mis en lumiere. Iamais ie n'eusse manifesté la connoissance que i'ay des choses naturelles, ie me serois tenu caché comme le ver, si Farnel qui est vne vraye sangsue, ne m'eust osté de mon repos par sa morsure venimeuse. Que personne ne prenne

en mauuaise part cette comparaison qui est conuenable à mon propos; & ie ne doute point que plusieurs ne s'estonnent que ie parle si clairement de choses si importantes. Il a falu que ie me fois manifesté, autrement le peuple grossier & ignorant, se seroit imaginé que Farnel eut esté victorieux, au lieu qu'il s'est taché d'une infamie eternelle. Tellement qu'un chacun connoistra sa malice & sa perfidie abominable qui l'ont porté à se moquer de mes écrits, & qu'au contraire i'ay trauaillé pour mon prochain. Je n'ay pas voulu passer ces choses sous silence, & i'ay crû les deuoir decouurir à tout le monde.

Quant à mon Or potable, i'espere qu'il seruira de medecine à beaucoup de gens de bien, qu'il me donnera beaucoup de force, & qu'il seruira de poison à tous mes ennemis & diaboliques Farneriens. Car de mesme que la Cicogne tue les crapaux, serpens & autres insectes venimeux; ainsi cette medecine détruira tellement la race des Farneriens qu'il n'en restera pas vn seul vestige.

Or afin que personne ne s'estonne ou ne iuge absurde de ce que i'écris que mon Or potable donne vne nature d'or aux herbes naissantes, ie trouue à propos de le confirmer par de veritables Histoires. On lit dans les Chroniques d'Hongrie & de Transiluanie que la terre de ces regions ayant par tout dans les montagnes vne nature d'or, dont les Mineurs ont tiré vne grande quantité depuis mille ans en ça, lequel a esté fondu & monnoyé, il s'y est souuent trouué des vignes, desquelles non seulement les feuilles,

mais les raisins estoient comme si on les auoit dorez.

Ce n'est point vn conte de vieille, mais vne chose tres-veritable, au rapport de plusieurs personnes qui demeurent en ces pays-là. Il y a plus de six ans qu'habitant dans la Franconie il m'arriua qu'une vigne aux racines de laquelle i'auois mis de l'or reduit en son premier estre, porta des pepins dorez. Ce que i'ay raconté plus au long dans le traitté de la Consolation des Nauigans. Dernierement vn Gentil-homme d'Hongrie, m'assura que proche de Cremnis villedes montagnes d'Hongrie, vn villageois trouua vn morceau d'or corporel plus long qu'une aulne, lequel estoit né d'une pierre & estoit alentour d'icelle. Et ce Gentil-homme m'en donna vn petit morceau par curiosité. Mais quand ces histoires ne seroient pas veritables, comme elles sont, neantmoins ce que i'ay attribué à mon or potable, est la pure verité.

Ie ne puis donner d'autre raison touchant ces feuilles & ces raisins dorez, sinon qu'en ces regions la terre est impreignée de vapeurs d'or ou du premier estre de l'or, n'estant pas encore endurcy & coagulé, & que cette pluye d'or estant meslée avec la pluye s'insinuë & penetre dans les racines de la vigne, desquelles elle monte dans les branches & dans les raisins, où elle se rend visible.

Il en arriue de mesme à mon or potable, lequel estant semblable à quelque or spirituel, s'il est dissout par de l'eau commune de pluye, & meslé avec elle; comme le sable où l'on sème des

vegetaux, s'il est humecté de cette liqueur, il est attiré par les vegetaux lesquels tirent leur nourriture du sable, & en estant attiré il les rend participantes de la nature de l'or; ce qui se voit par experience.

De ce peu que ie viens de dire chacun pourra aisément comprendre que mon or potable est la souueraine medecine des vegetaux; qu'il soit aussi celle des mineraux nous le monsturons en peu de preuues, mais qui sont claires & évidentes.

De l'usage de mon Or Potable en la correction des mineraux.

Quant à la melioration des mineraux, mon or potable est tel qu'il donne des marques tres-assurées de la possibilité, à ceux qui recherchent la transmutation des metaux par la voye seiche & par la voye humide.

Premierement il faut sçauoir, que ledit or potable estant conduit à la perfection qui m'est conuë, est semblable à l'eau claire & nette, qu'il pique la langue d'une saueur chaude & ignée, & qu'il exhale vne odeur soulfureuse, mais agreable.

Quelqu'un dira qu'une eau claire de cette sorte ne peut pas auoir beaucoup de force, & demandera pourquoy on l'appelle or potable, veu qu'il deuroit plustost estre rouge ou iaune? Je répons que la rougeur ne se voit pas estant cachée dans la blancheur durant sa tendre jeunesse, mais qu'elle se manifeste avec luy parue-

nant à vn plus grand âge par le moyen du feu, & qu'elle fait voir sa beauté avec plus de force, & d'efficace: Car voicy comme parlent les Philosophes. *Si vous ne blanchissez pas nostre or, vous ne le pourrez pas rougir, & en autre lieu. Si quelqu'un sçait détruire l'or, lequel ne soit plus or, celui-là sera paruenü à vn grand secret; & derechef ailleurs. Nostre or n'est pas vn or vulgaire, mais vn or en puissance, & non en forme.* Toute la troupe des Philosophes est pleine de telles paroles, par où l'on demonstre exactement que le vray or potable ne doit pas estre rouge à la veüe d'abord, mais qu'il en merite le nom, pourueu que cette force & efficace rouge soit cachée dans son principe interieur. Car si la blancheur ne couuroit pas la rougeur, iamais il ne deuiendroit rouge. Mon or potable estant coagulé & reduit en stabilité par le feu, se change en pierre de couleur de feu, & ne rend pas l'or corporel dans la fonte, sinon qu'on luy adioust vn corps metalique, il se retire en or spirituel & philosophique, afin qu'il deuienne corporel.

Mon or potable est vn lait virginal, lequel est coagulé par vne petite chaleur. Estant coagulé il passe en sang de dragon, lequel estant coagulé doit faire vne constante salamandre. Je ne l'ay vrayement iamais encore preparée, ny n'en ay trouué l'occasion; mais me contentant de mon lait virginal comme d'vne tres-bonne medecine vniuerselle, j'attends avec patience ce que la bonté diuine m'accordera pour l'aduenir.

Pour monstrer donc que mon or potable est

aussi le remede des mineraux, qu'il les corrige & les perfectionne en or, ie mettray icy quelques façons del'executer, tant par la voye seiche, que par la voye humide.

La maniere d'éprouuer par la voye humide, si mon Or Potable est le vray or volatil philosophique.

PRens de mon or potable vne once.

Souuiens-toy que le verre doit estre rond dans le fond, soit que ce soit vne parcelle de quelque petit matras ou phiole, afin que le mercure se puisse assembler en vn globe au fond, puis mets dans le sable le verre avec l'or potable & le vif-argent iusques à la hauteur de la liqueur, fay-le chauffer l'espace d'vne heure, tant que le phlegme estant exhalé l'or potable se reduise en sel blanc. Cela fait iette derechef sur ce sel blanc autant d'eau de pluye, qu'il a perdu en cuisant; ou bien réply le verre d'eau de pluye iusques où il estoit plein d'or potable, afin que se reposant vn peu sur ce sel, ce sel estant dissout elle se conuertisse en cet or potable; ayant les mesmes couleur, saueur & autres qualitez & vertus qu'il auoit auparauant. L'or potable estant verse, le mercure se trouue dur & fixe dans le fond comme de bon or, de la mesme grandeur qu'il a esté mis dans le verre. Remarque bien que si par erreur le vif-argent n'a pas esté assez teint, ny conduit au degré qu'il faut, & qu'il soit deuenü aucunement noir, il le faut oster du

verre, le mettre dans vn petit creuset, & le bien faire rougir au charbon, afin qu'il recoiue la couleur conuenable de l'or, répondant au meilleur or des Ducats, lequel sera constant dans les examens. Quant à cét or potable qu'on a employé pour la coagulation du mercure, il peut estre souuent employé au mesme vsage, avec cette precaution toutefois, qu'il faut tousiours prendre moins de vif argent la seconde fois que la premiere; dautant que l'or potable ayant esté mis en vsage par ces trauaux successifs perd peu à peu sa force & sa vigueur.

Cette maniere de coaguler le mercure peut estre pratiquée aussi dans la coagulation des autres mineraux & metaux, pourueu qu'ils soient reduits en feüilles tres-deliées, car estant trop épais ils ne peuuent pas entierement estre digerez par l'or potable en si peu de temps pour atteindre vn iuste degré de perfection; mais ils demeurent cruds au dedans, & c'est à quoy il faut bien prendre garde. Si ce trauail est deuëment executé, les metaux sont transmuez en vray or, selon la grandeur, la figure & la forme qu'ils auront esté mis, l'un toutefois plustost & plus commodement que l'autre, selon qu'il a plus d'affinité avec l'or: N. B. si le metal n'estant pas bien traité, estoit encore noir quand on l'a osté de l'or potable, il le faut bien rougir au feu, afin qu'il prenne la couleur d'or. Celuy qui doutera, le doit mettre dans le plomb & le purger par la coupelle, afin qu'il soit certain d'auoir de bon or, & qu'il soit deliuré de tout scrupule. Car le saturne & l'antimoine n'osteront rien à vn tel

or, ce que l'examen fera voir clairement.

La maniere de faire l'épreuue par la voye seiche, comment les metaux imparfaits sont transmuez par mon Or Potable.

Prenez vne once de mon or potable ou laiët virginal, & l'ayant mis dans vn vaisseau de verre, & dans du sable chaud, fais-en éuaporer toute l'humidité, tant qu'il reste demie once de sel blanc. Mets ce sel dans vn creuset avec 3j ou 3. s d'argent mis en lame, ou de cuiure, ou de fer: Pour l'estain & le plomb, ils n'ont pas besoin d'estre mis en lame. Mets-le creuset avec le sel & le metal dans les charbons: Le sel estant promptement fondu comme de la cire, penetrera bien-tost tout le metal, & le changera en or, ce qui se fait en vn quart ou pour le plus en demie heure. Le sel estant versé hors du creuset, on y trouue la lame du metal, avec la mesme figure & quantité qu'elle auoit quand elle y a esté mise, & entierement changée en pur or. L'estain & le plomb comme estant de facile fonte sont fondus en grains qui ont la nature du pur or. Si le creuset est trop échaufé par l'excessiue vehemen- ce du feu, il se peut faire aussi, que l'argent, le cuiure, & le fer s'en aillent en grains; ce que ie n'ay pas voulu ceder aux studieux & amateurs de l'Art.

Voila les deux façons d'examiner mon or potable par la voye seiche & par la voye humide, desquelles si tu te sçais bien acquitter, tu ne seras point trompé dans ton dessein. Or ie n'asseure pas que cette transmutation soit lucrative,

& i'ay cy-deuant aduoüé que ie ne reuelois tout cecy que pour monstrier la possibilité de l'art. Car quoy que cét or soit veritable & qu'il souffre tous les examens accoustumez, neantmoins il n'apporte aucune vtilité, d'autant que l'or potable auant qu'il acquiere ce degré de vertu susdite, couste plus que ne vaut l'or qui a esté fait par son moyen.

Et mesme quand cela apporteroit quelque vtilité, celui-là toutefois feroit mal qui emploieroit vne medecine si royale pour auoir si peu d'or, puis qu'on en peut auoir d'ailleurs, & ce seroit vn peché honteux de consumer vn remede si excellent pour vn peu d'argent qu'on en tireroit; aussi ne l'ay-ie pas enseigné à ce dessein, afin qu'on s'en serue à faire de l'or, mais pour faire connoistre visiblement à tout le monde qu'il se rencontre encore auourd'huy des hommes, auxquels Dieu a donné l'industrie de preparer d'excellens medicamens. Je ne porte point enuie aux autres, s'ils apprennent quelque chose de mes écrits, & s'ils trouuent occasion de pousser l'ouurage: Mais ie ne veux pas que l'impie s'imagine qu'il a trouué icy vn moyen d'exercer sa méchanceté. Dieu sçait bien ce qu'il doit faire en cette rencontre, & non pas à nostre fantaisie. Pour la verité que i'écris, ie suis en pouuoir d'en faire la demonstration à toute heure, à quoy ie m'arreste.

Ie puis bien coniecturer aisément que mes écrits seront censurez par diuers iugemens; mais ie ne le puis empescher, ny ne m'en soucie, ayant cette consolation d'auoir écrit la verité, & de la
pouuoir

pouuoir defendre en presence de tout le monde. Je sçay bien aussi qu'on me pourra obiecter que mon or potable n'est qu'une simple solution de l'or commun, laquelle estant iointe aux autres metaux rend l'or qui a esté precipité par lesdits metaux, & qui retourne en son premier corps; de sorte que ce n'est pas vn vray or potable, ny cette transmutation vne veritable transmutation de l'or. Pour refuter cette obiection, ie demande; si l'or corporel commun peut estre dissout sans quelque corrosif? Car ce mien or potable n'a point de corrosion, & c'est vne eauignée tout-à-fait contraire aux corrosifs, veu que ce n'est autre chose que du nitre fixé, ou du sel soulfreux, avec lesquels l'or commun n'a aucune familiarité, & ils n'ont point assez de force pour le dissoudre. Si mesme il se pouuoit faire que le corps de l'or commun fut dissout par ces sels fixes, & que mon or potable fut dissout dans vne telle solution, il faudroit necessairement que cette solution d'or prit vne couleur iaune ou rouge. Mais il n'en est pas de mesme de mon or potable, veu qu'il est si clair & net qu'il passe l'eau de fontaine en splendeur & transparence. Ioint que la solution de l'or corporel teint les ongles, les mains & les cheueux de couleur noire, ce que ne fait pas mon or potable, & partant il merite le nom d'or philosophique. Car tous les Philosophes qui ont esté les veritables possesseurs de la medecine vniuerselle confessent en termes exprez: Que ny leur or, ny la solution d'iceluy, ne teignent les mains d'aucune couleur. Et c'est par cette marque qu'ils distinguent l'or vulgaire

d'auec l'or philosophique. De là il s'ensuit nécessairement que mon or potable a esté préparé auec l'or philosophique, puis qu'il ne teint les mains d'aucune couleur.

Or ie veux bien que la solution de l'or vulgaire n'ait pas esté faite par le moyen de quelque menstruë corrosif, comme la mienne ne l'est pas; Toutefois dans la digestion elle ne teindroit pas & ne transmuerait pas les métaux imparfaits & le vif-argent du commun; mais, à la façon de toutes les autres solutions, elle couvrirait seulement la superficie d'iceux de la couleur de l'or précipité; telle que se peut préparer vne poudre auec l'or commun, dont i'ay décrit la maniere. Lors que l'argent en est couuert, il est aussi bien doré, que s'il l'auoit esté auec du vif argent commun & auec de l'or: Il n'y a donc que la superficie qui est dorée, mais l'argent ne se change point & demeure en son premier estat. Ainsi l'or estant dissout dans l'esprit de sel dore la superficie de quelque fer que ce soit auec l'assistance du vitriol de Venus; mais le fer retient sa nature & sa propriété. Si on verse abondamment de l'eau dans cette solution, & qu'on y mette de l'estain, du plomb, du fer ou du bismuth, l'or estant précipité par vne eau corrosiue a accoustumé de s'attacher au metal comme à vne esponge poreuse. Et aussi-tost que vous remuez l'eau, l'or précipité qui ressemble à du limon trouble & grossier se disperse dans l'eau, & le metal qui a esté mis reste comme il estoit auparauant sans aucune transmutation.

Il est constant que si le corps entier des me-

taux imparfaits prenoit la teinture par le moyen de la solution de l'or commun, ce qui est impossible, certainement si on frottoit la superficie des métaux & principalement de la Lune, de cette solution, l'exterieur en paroistroit doré; ce que ne fait point mon or potable; mais si on en frotte de l'argent, il le varie d'autant de couleurs qu'il en paroist dans la queue d'un Paon; tellement qu'on ne les peut effacer qu'auec difficulté, ce qui est vne preuve indubitable de l'excellence de mon or potable, qui est le vray or des Philosophes.

Si on me faisoit d'autres objections ie les pourrois aisément détruire; mais ie ne croy point qu'il y ait personne si temeraire qui se veuille opposer à des choses generalement approuuées, à moins que de pouuoir apporter quelque chose de mieux. Que s'il se trouue quelqu'un qui apporte quelque chose de mieux, il aura aussi connoissance de ce que ie dis, & ne le méprisera pas. L'ignorant ne fait aucun discernement des bonnes choses. Témoin Farnel dont nous auons parlé iusqu'à nous dégouter; Quiconque doutera de cecy qu'il en fasse l'experience; que s'il refuse de la faire, qu'il s'abstienne de porter iugement de moy, de peur d'estre soumis aux iugemens des autres qui le declareront un vray sot & ignorant. C'est assez pour les sages; les fols ne profitent iamais de la doctrine.

Que les ignorans donc disputent & iugent mal tant qu'ils voudront de mon or potable, ie leur repete tousiours cette mesme chanson: si vous auez quelque chose de meilleur, produisez-

36 *La Medecine vniuerselle.*

le, & le soumettez aux examens requis, sinon taisez-vous, & ne méprisez pas ce que vostre entendement grossier ne scauroit comprendre.

De l'usage de mon Or Potable en la Medecine.

Quel besoin est-il que ie publie les admirables vertus de mon or potable dans la medecine? Je ne pense qu'il soit necessaire d'en composer vn grand volume: car cela nuit plustost que cela ne profite. Et l'on a vne telle maladie d'écrire, qu'on attribué quelquefois à vn méchant vin brulé les vertus qu'à peine attribueroit-on à l'or potable. Il est fort asseuré, que par fois dans vne chose vile & abiecte, il y a plus de vertu cachée que dans les choses les plus precieuses; mais comme chacun ne scait pas discerner le vray d'auec le faux, & qu'il est contraint d'adiouster foy à ce qu'il entend dire, il est impossible qu'il ne se trompe souuent, & qu'il ne prenne le bien pour le mal; à quoy l'examen sert de remede, pour la recherche de la verité.

Si ie voulois décrire soigneusement les forces de mon or potable, il me faudroit composer vn grand volume, ce que ie ne dois pas faire en ce lieu, mais bien-tost ie mettray en lumiere vn Liure où i'en traitteray, & de plusieurs autres de mes medicamens, sous le titre de la Pharmacopée de Glauber. Icy ie diray briefuement l'usage de mon or potable.

Puis donc que mon or potable, comme ie l'ay souuent repeté, est vn feu concentré, réduit en forme liquide; & que toute son essence est

semblable à vn feu tendre, penetrant, & sans flamme, chacun peut aisément coniecturer à quoy il est propre dans la medecine.

De tous les elemens le plus pur, le plus subtil, le plus penetrant & le plus efficace est le feu, c'est ce que tout le monde auoné. Car la force du feu, qui est la chaleur, penetre les corps les plus épais comme sont les metaux & le verre; Il n'y a rien qui luy puisse fermer le passage, l'eau, la terre, & l'air, sont facilement repoussez. Dieu tout puissant est comparé au feu, de qui toutes choses recoiuent l'esprit & la vie, sans qui rien ne peut viure ny se mouuoir, toutes choses estant dures, mortes & froides sans luy, comme il se voit par les corps des hommes & des autres animaux, lesquels pendant qu'ils sont en vie sont tousiours chauds, & quand ils sont morts, ils sont plus froids que la glace.

Pendant que cette estincelle de vie est entretenue par les alimens conuenables, elle dure en sa vigueur dans les animaux; mais aussitost qu'elle commence à manquer de nourriture, elle fait comme vne lampe qui s'esteint à faute d'huile. Puis donc que la vie de l'homme n'estant qu'un vray feu se soustient par le boire & par le manger, comme la lampe, laquelle sans l'huile & sans l'air qui est necessaire à l'entretien du feu & de la vie, ne peut conseruer sa lumiere; Quelqu'un pourroit demander pourquoy les hommes sont si aisément attaquez de maladies, veu qu'ils ne manquent pas de bonne nourriture? Je répons à cela, que les humeurs grossieres, cruës, & tenaces, bouchent les passages aux

esprits & à la chaleur de vie ; tellement que cette nourriture luy manquant il faut qu'elle en soit dépouillée. Pour nous seruir tousiours de la comparaison de la lampe allumée, on voit que la mèche ou lumignon estant enuironné des feces d'une huile impure, ne reçoit rien qui la puisse faire brusler; au cōtraire il est cause qu'elle se meurt quoy qu'il y ait assez d'huile. Ainsi quoy qu'on mette au pied d'un vieil arbre beaucoup de fumier, la vegetation n'est pas perpetuelle; mais enfin toutes choses meurent. Les humeurs cruës, grossieres, & tenaces qui se mélangent dans les racines & leur ostent le passage de la nourriture, sont cause de la mort aux plantes, comme aux hommes & aux lampes, en la maniere susdite.

Dieu a voulu donner un tel ordre à toutes choses qu'ayant leurs causes naturelles, elles tendissent toutes à leur fin, & courussent à leur destruction, afin qu'il n'y eut rien de stable & de constant que l'éternité.

L'eau la plus claire passant par des canaux & par des conduits de bois les remplit enfin de limon par succession de temps, les restrecit, & se bouche elle-mesme le passage. C'est ce que fait l'eau claire & froide des fontaines. Pour la chaude elle va bien encore plus viste, comme il se voit aux bains sulfureux, où il faut tres-souuent ouurir & nettoyer les canaux & aqueducs, afin que l'eau puisse librement couler: mais cela arriue encore plus viste en ces eaux chaudes, lesquelles venant à se refroidir laissent des feces dans les vaisseaux & les bouchent. Il en arriue

le mesme dans les vaisseaux ouuerts, lors qu'une eau claire est souuent échaufée, & autant de fois refroidie: car enfin aux parties interieures du vaisseau s'attache un limon tenace, lequel par longueur de temps se conuertit en une dure pierre. Si l'eau de fontaine la plus claire & transparente fait ce que nous venons de dire, que pensez-vous que doiuent faire celle qui est trouble, grossiere & limoneuse de sa nature? C'est par cette raison que non seulement les vins nouveaux enuoyent au fond du tonneau leurs feces, & attachent leur tartre aux costez, mais encore les vins vieux en font de mesme, quoy que non pas en si grande quantité.

Aussi lors que les hommes boient des liqueurs troubles, il arriue necessairement que leurs parties internes étant remplies des feces leur ostent la nourriture de la vie, comme l'huile grossiere oste celle de la lumiere à la lampe. Car tout ce que les hommes mangent & boient tous les iours, bouche enfin par succession de temps les passages des viscères & priuent le feu vital de sa nourriture. Plustost donc cette nourriture de vie est-elle ostée, & plustost s'esteint la lumiere ou feu vital, & plustost s'approche & se rend maistresse la mort froide & tenebreuse. Ce qui a donné lieu aux vieux proverbes: *Mange choses cuites, boy choses claires, & dy la verité pour viure longuement.* Quelqu'un dira; i'éuiteray donc les boissons troubles, ie ne mangeray rien qui ne soit bien cuit & bien appresté, afin de iouir heureusement d'une longue vie. Cela va fort bien, veu que pour la conseruation de la santé, il n'y a

rien de meilleur que de viure sobrenient, & d'éviter les viandes & boissons cruës & grossieres: mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'on ne soit enfin suiet aux maladies & à la mort. Car il n'y a point de viande si bien cuite, ny de boisson si claire, qui n'apporte avec soy ses feces cachées, dont par longueur de temps les vaisseaux intérieurs ne soient remplis & bouchés, d'où viennent les maladies, comme nous auons montré par l'exemple de l'eau de fontaine la plus claire & la plus nette. De mesme les arbres qui sont au sommet des montagnes les plus hautes, quoy qu'ils se nourrissent d'eau de pluye tres-claire sont neantmoins contrains de mourir; la nourriture leur estant ostée par ce que les passages des racines sont bouchés.

Je ne veux pas dire qu'un chesne ou autre arbre sauvage qui n'est nourry que de l'eau de pluye & des feuilles, qui tombent tous les ans ne dure plus long-temps, qu'un arbre fructier lequel dans les vergers est cultiué avec grand soin. Car on sçait que souuent un chesne dure iusques à mille ans, là où un arbre bien cultiué à peine durera-il cent ans. Ce qui doit estre attribué à la difference de nourriture. Les cerfs viuant dans les forests & les corbeaux dans l'air, peuuent viure au dela de cent ans; mais s'ils sont priuez, quoy que parfaitement bien nourris, ils ne passeront pas cinquante ans. Il est tres-constant & manifeste que si les hommes ne viuoient que de pain & d'eau, ils alongeroient leur vie de beaucoup d'années, au lieu de viure delicatement; personne neantmoins ne s'en soucie, &

l'on aime mieux viure delicieusement, ce qui charge la nature, cause des obstructions dans les entrailles; & par consequent les maladies. Un arbre qui est trop engraisé de fumier, attire vne humeur qui bouche les racines, les empesche d'enuoyer de la nourriture au tronc & aux branches, ce qui cause la mort. Mais direz-vous que faut-il donc faire? Si les obstructions causent les maladies, n'y a-il point de remede pour les preuenir ou pour les oster? Je dis que l'un & l'autre sont possibles, qu'on les peut preuenir, & les oster entierement, par des remedes amis de la nature, & contraires aux choses qui engendrent les obstructions. Car les humeurs froides, impures & tenaces, doiuent estre attenuez, incisées, & ouuertes par des remedes chauds, penetrans, & ignées, ce que l'experience nous a enseigné il y a tres-long temps. Les plus asseurez & les plus efficaces de tous ces remedes sont l'esprit volatil de sel commun, ou de vitriol qui ne soit pas corrosif; l'esprit volatil de tartre crud; l'esprit d'urine & de sel armoniac, & autres semblables esprits ignées qui sont tres-propres à chasser ces obstructions.

Or d'autant qu'ordinairement ces esprits volatils n'attaquent & ne resoluent que les obstructions recentes & qui ne sont pas encore confirmées, mais ils n'ont pas assez de force pour vaincre & chasser celles qui sont inueterées, lesquelles desirent des medicamens qui leur ressemblent & qui soient fixes. C'est dequoy tous les experts Medecins tombent d'accord, & toute la finesse de la Medecine consiste à pouuoir chasser non

seulement les nouuelles, mais les vieilles obstructions. Les herbes & choses semblables n'en peuuent point venir à bout, veu que personne n'en peut estre guery. Car apres que le malade s'est long-temps seruy de remedes palliatifs, apres auoir aualé beaucoup de potions, la mort vient enfin l'enleuer, laquelle il eust neantmoins euité par quelque bon remede. Comment se pourroit-il faire qu'une medecine froide, grossiere, cruë, & mal preparée, pût emporter des humeurs froides, grossieres, & les pût auoir échaufées, incisées & ramollies? Ce feroit la mesme chose que si quelqu'un vouloit faire fondre vn morceau de glace avec vn autre morceau de la mesme glace, au lieu de se seruir de quelque chose de chaud. C'est pourquoy pour échauffer, extenuer & emporter ces froides & tenaces obstructions, il faut vser de quelque medicament ignée, vif & penetrant, & bannir les syrops, conserues & iuleps comme choses froides, mortes & aqueuses.

Je ne puis considerer sans estonnement que les hommes fassent si peu d'estat de la vie par vne pure ignorance. Mais cet aueuglement se trouue sur tout en ces pauvres idiots qui sont obligez de croire tout ce qu'ils entendent dire, & s'abandonnent entierement au temps & au hazard. A quoy Dieu peut-estre remedira vn iour par sa bonté.

Nous concluons donc, & nous arrestons que la principale cause de la mort sont les humeurs grossieres, visqueuses, lesquelles occupent peu à peu les visceres, les bouchent, & ostent sa

nourriture à l'humide radical, & enfin apres auoir debilité le feu vital, l'esteignent entierement.

Pour les oster & les dissiper, il n'y a point d'autre remede que de tenir ouuerts & nets, les passages & conduits des visceres internes, ou de les ouurir s'ils sont desia bouchés.

C'est à quoy est propre mon or potable, & il n'y a point de medecine qui le puisse mieux faire. Car c'est vne essence subtile, ignée & penetrante de sa nature, échauffant les choses froides, attenuant les grossieres, incisant les visqueuses, consumant & desseichant toutes les humeurs; de sorte qu'estant mises en vsage elle empesche & preuiant toute sorte d'obstructions, ramollit & incise celles qui sont desia formées. Ioint qu'elle surpasse tous les autres remedes à fortifier l'esprit vital, & à le conseruer en son entier; & par consequent digne d'estre estimée & appelée le centre concentré de tous les medicamens. Car toutes les vertus qui sont éparées dans les vegetaux, animaux, & mineraux, se trouuent concentrées en cette medecine & luy acquierent iustement le titre de Medecine vniuerselle, laquelle ne surpasse pas seulement les autres en promptitude d'operation quant à la guerison du corps humain, mais encore quant à la correction & melioration des vegetaux & des mineraux.

Que si elle n'auoit ces excellentes vertus que pour les maladies des hommes, & qu'elle ne fit rien sur les vegetaux & mineraux, elle ne pourroit pas meriter le nom de Medecine vniuerselle,

& ne seroit mise qu'au rang des remedes particuliers, comme n'estant capable que de remedier aux maladies des animaux seulement.

Il est vray que les Philosophes attribuent à leur Medecine vniuerselle la guerison de toutes les maladies du genre humain, & la correction des metaux imparfaits, & mesme la puissance de les transmuier en or parfait; mais quant aux vegetaux, ils n'en disent mot. Je ne sçay pas pourquoy, & ie ne croy pas necessaire d'en declarer la cause, veu qu'il me suffit de dire que la mienne passe plus outre, & qu'elle fait le mesme effet sur les vegetaux.

Ie veux toutefois qu'un chacun prenne bien le sens de mes paroles, & qu'il ne m'estime pas si simple, que ie fasse comparaison de mon or potable, avec la grande pierre des Philosophes, laquelle conuertit en pur or vne grande quantité de metaux imparfaits, par le moyen de la projection. Car ie n'attribue pas de si grandes vertus à ma medecine; Je ne voudrois pas pourtant asseurer, qu'avec le temps il ne s'en puisse tirer quelque chose de mieux. Je n'ay pas encore atteint iusques-là, & peut-estre n'y parviendray-ie iamais. Cela n'est pas en ma puissance, mais en celle de Dieu qui le peut accorder à qui bon luy semble. Cependant ie rends graces au Pere celeste pour ce grand don que ie tiens de luy, moy qui suis indigne de ce royal enfant qu'il m'a donné. Or ie ne sçay pas si ce mesme Pere diuin voudra estendre sa grace sur moy, afin de conduire cet enfant iusqu'à l'âge viril, & luy mettre la couronne d'honneur & de gloire. Cela

dépend de luy qui peut tout donner & tout oster selon sa volonté.

Tout ce que i'ay mis icy par écrit est conforme à la pure verité, & n'a d'autre fin que la gloire & l'honneur de Dieu, avec la manifestation de ses œuvres admirables. Puis en suite la santé des hommes, afin que le talent que Dieu m'a confié produise des fruits conuenables, & soit employé à l'auantage de mon prochain.

Or les Philosophes attribuent à leur medecine la puissance de faire de toute sorte de pierres à feu des pierres precieuses de toutes couleurs ressemblant aux naturelles. Quelqu'un en demandera autant de mon or potable, auquel ie répons derechef; que mon or potable est encore imparfait & dans son enfance, lequel estant parueniu à la perfection par le moyen du feu, fera peut-estre vn iour capable de faire le mesme effet. Dans l'estat où il est à present par mon industrie, dans vn creuset couuert en trois heures de temps il se change en vne pierre transparente rouge comme sang, & semblable à vn ruby, duquel si l'on en iette vn petit morceau dans du verre fondu, il le rend verd, iaune, bleu, ou noir, selon qu'il est ietté en plus grande ou moindre quantité, ou qu'il est plus long-temps conserué dans le flux. Que si il fait cela n'estant pas encore fixe ny meur, on peut aisément conjecturer, ce qu'il fera lors qu'il sera porté à vne parfaite constance dans le feu.

Au reste il teint de diuerses couleurs en peu d'heures quelques especes de cailloux blancs dans le feu, & change mesme le soulfre en tres-

bon or, c'est vne verité, laquelle me rait en admiration sur tout ce que i'ay iamais ouï dire.

Et ie croy estre à propos de declarer comment cela est venu à ma connoissance. I'auois mis sur le sable quelques onces de mon or potable, lesquelles estoient dans de la pourceline, afin que le phlegme estant euaporé, ie le peusse reduire en sel. La chaleur du feu s'estant trop augmentée en mon absence, vne bonne partie de la liqueur sortit de la pourceline par ébullition, & se repandit dans le sable. M'approchant pour voir ce qui estoit, ie trouuay que la liqueur répandue s'estoit cachée dans le sable chaud. Ayant osté le sable qui s'estoit assemblé en vn corps avec l'or potable, & l'ayant mis dans vn verre, i'y versay de l'eau de pluye, & ie mis le verre sur le sable chaud. Ie versay par apres avec vn entonnoir, l'eau qui auoit attiré le sel; & par ce moyen filtrant la liqueur qui estoit impreignée du sel, & qui sans changer de couleur ny de saueur, estoit passée claire transparente, ie la separay du sable. Or ie fus bien surpris d'estonnement quand ie vis que ce sable, lequel estoit blanc auparauant, estoit deuenu comme rouge, pource que l'or potable teignoit mesme le sable. L'ayant mis à l'examen dans la coupelle, il me rendit de l'or tout pur, ce qui me surprit encore dauantage; car c'est vne transmutation merueilleuse, dont ie n'ay iamais ouï parler. Cela me persuade qu'un morceau de chrystal pourroit estre digeré dans cet or potable en pierre precieuse, quoy que ie n'en aye iamais fait l'essay, que ie feray neantmoins, si Dieu me conserue la vie.

Après le susdit essay ie coniecturay que le sable où i'auois semé des herbes, & que i'auois arrousé de mon or potable, n'auoit pas entièrement communiqué aux herbes les vertus & les qualitez de l'or, mais qu'il en auoit retenu la principale partie pour sa correction, & qu'il n'en auoit donné aux herbes que la moindre. Cette coniecture ne me trompa pas; car me seruant de l'occasion ie trouuay la chose veritable. C'est pourquoy dorefnauant ie ne me suis plus seruy de sable pour donner aux herbes les vertus & les proprieté de l'or, mais en sa place ie me suis seruy des raclures de bois, dans lesquelles i'ay commencé à semer des herbes. Car le bois n'a pas la mesme force que le sable, pour tirer également l'essence de l'or potable. Ainsi donc vn bois pourry, où les raclures du bois seront plus propres à cette sorte de production, que le sable mesme, lequel s'attire les principales vertus de l'or potable, s'en sert pour se corriger, & laisse le peu qui en reste aux vegetaux, faisant à l'ordinaire des hommes, dont chacun est le plus proche à soy-mesme. Si ie n'eusse pris garde à cela par hazard, le sable m'eust osté beaucoup de profit, n'eut laissé que fort peu aux vegetaux, & eut pris le meilleur pour soy.

Il ne faut pas taire icy vne chose digne d'estre sceüe; c'est que les herbes qui naissent par le secours de mon or potable sont tousiours plus fortes & plus grandes, que les herbes communes, & les surpassent en couleur, saueur, odeur, & autres vertus. La raison est, d'autant que la susdite Medecine vniuerselle, n'est qu'un feu, lequel

communique sa vigueur ignée aux vegetaux, & aux mineraux. Car c'est vne chose assez connue que plus les regions sont chaudes, plus sont efficaces les herbes qu'elles produisent. Les herbes qui naissent dans les regions les plus humides de la Flandre, ne sont pas comparables en odeur, ny en faueur, ny en force à celles qui croissent dans la haute Allemagne dont le sol est plus chaud & plus sec. La haute Allemagne ne produit pas des herbes de si grande vertu, que la France dont l'air est plus chaud & plus sec que celui de l'Allemagne, où à peine le rosmarin peut-il estre exempt des iniures de l'Hyuer; & dans les deserts de la France, il croist en telle abondance qu'il deuiant grand comme vn arbre, & met à l'abry de la pluye, ceux qui se mettent dessous. On porte en Allemagne, en Flandre, & autres pais d'excellent miel de Marseille, où les Abeilles le forment du suc des fleurs de rosmarin pour en faire de bon vin mielé, ou des confitures de fruits & de fleurs. Pour le miel que les Abeilles ramassent dans les prairies humides & marecageuses de Hollande, & de Frise, il n'a presque point d'odeur, mais il surpasse en bonté celui qu'elles composent des fleurs des arbres sauvages & de celles qui se trouuent dans les deserts.

Ce qui monstre clairement que les vertus des herbes sont bien differentes, & que ceux-là se trompent bien, lesquels mettant indifferement toutes les herbes de l'Europe en mesme cathégorie, attribuent les mesmes vertus aux herbes des pays Septentrionaux, comme Dan-

nemarc,

nemarc, Noruege, Suede & Pologne, que les anciens Medecins ont attribué aux leurs. Les nouveaux Galenistes en font autant, lesquels assurent que les herbes humides dans ces froides regions égalent en vertu celles dont les anciens Medecins ont fait mention. Or l'experience fait voir les abus qu'ils commettent dans l'usage de leurs herbes.

Auicenne, Auerroës, Aeginete, dont Galien a esté le compilateur, n'ont pas esté Allemands, Suedois, ny Polonois, ayans esté habitans de ces chaudes regions, dans lesquelles le sel estant échauffé iour & nuit des rayons du Soleil, & doué des proprieté de l'or, communique vne merueilleuse vertu aux herbes. C'est donc vne erreur grossiere, que d'attribuer les mesmes qualitez aux herbes de nos froides regions. Or par le moyen de l'art, il se peut faire que les herbes des pays les plus froids ayent les mesmes vertus que ces Arabes attribuent aux leurs. Tous les Philosophes disent que l'art commence, où la nature finit. Et sur tout Hermes qui en est comme le pere, dit clairement en sa Table Emeraudine: *C'est vne verité tres-certaine, ce qui est superieur, est comme ce qui est inferieur, & au rebours pour executer les miracles d'une seule chose.*

Quoy que ces paroles se puissent expliquer diuersemment; toutefois leur sens general ne regarde que le Soleil superieur & inferieur, qui engendre & perfectionne toutes choses. Nous ne pouuons en aucune maniere attirer à nous le Soleil superieur, & moins luy commander de rendre nos terres susceptibles de la chaleur de

D

ses rayons, & de remplir les herbes qu'elles produisent des mesmes vertus, que possèdent celles d'Arabie. Il ne nous connoist point, mais il continue sa course ordinaire & fait la fonction que Dieu luy a ordonnée. Si nous voulons corriger les dons de la nature, il faut s'adresser à l'art qui en est l'imitateur, & sçauoir s'il nous voudra prester son assistance. Ce qu'il fera aisément, c'est à dire, que la terre d'Europe produise des herbes aussi efficaces, que celle d'Arabie, & mesme à peu de frais; de sorte qu'il n'est pas besoin d'y employer mon or potable qui couste dauantage. Car l'eau sulfureuse salée & fluide, fera le mesme effet, veu que dans le sel & dans le soufre, se trouuent les rayons solaires pleinement concentrez & coagulez. C'est nostre Soleil terrestre, par la vertu duquel toutes choses sont animées; que si nous sçauions l'appliquer deuëment aux vegetaux, nous ferions avec le secours de l'art la mesme chose que fait le Soleil supérieur & naturel dans les herbes. Celuy qui n'entend pas ces paroles ne doit pas estre mis au rang des Philosophes, il suit des Docteurs aueugles, & entraîne avec soy dans les tenebres du precipice. Le Soleil qui fait sa course dans le Ciel, ne peut estre rendu ny plus grand, ny plus petit. Pour le Soleil inferieur, nous le tenons entre nos mains, & nous le pouuons accommoder aux herbes selon nostre fantaisie.

D'où vient que l'art surpasse la nature, si nous en sçauons bien vser. Mais cette dissertation s'estend plus auant que ie ne pensois, & sa longueur m'aduertit de m'arrester. Les longues oreil-

les d'un asne ne deuiennent pas plus courtes par un long discours, & un Ethiopien ne deuient pas plus blanc pour estre incessamment lauë.

Toutefois afin que chacun voye que ie n'ay declaré que la verité, & que ie l'explique encore plus clairement, il faut encore decouurir d'autres choses pour en faire l'essay si on veut. Coagule mon or potable en sel rouge, & en iette 3. 4. 5. 6. 8. ou 12. grains, plus ou moins sur demie once de verre de chrystal fondu dans un creuset, afin de fondre ce qui sera sur la superficie; cela estant fait, le verre attirera bien-tost vne teinture, & se couurira d'une couleur de jacinthe si belle, qu'elle ne cederà en rien à la couleur naturelle dudit jacinthe. N. B. si on presse la fusion par un feu plus long, le verre se teindra de couleur d'or, verte, bleuë, & enfin noire, si on le laisse trop long-temps dans le feu. Celuy qui voudra faire un ruby, qu'il mette dans un creuset net & couuert de l'or potable coagulé seul sans addition d'aucune chose, qu'il le laisse dans la fusion l'espace de quelques heures, & il aura un verre de couleur de sang, lequel sera si beau, qu'à le voir seulement il sera capable de remettre & réjouir un homme accablé d'affaires & de soucis.

Chacun peut aisément coniecturer en quel estat se trouue celuy lequel apres plusieurs travaux, & apres auoir attendu la benediction de Dieu, voit enfin la possibilité de la chose qu'il a recherchée avec tant de soin. Moyse fut rauy de voir seulement la Terre promise, quoy qu'il n'y entra pas. Quelle fut la ioye de ce saint vieil-

lard Simon, lors qu'estant entré dans le Temple par vne inspiration diuine, il prit le petit Iesus entre ses bras, & dit: *seigneur, laissez maintenant aller vostre seruiteur en paix, d'autant que mes yeux ont veu mon sauueur.* Je croy que personne ne se scandalisera de cette comparaison. Car mon enfant c'est la bouë. Or comme l'enfant Iesus n'estant pas encore en âge de pouuoir parler, prescher, ny de faire des miracles, estoit neantmoins semblable aux autres enfans quant à l'exterieur, & personne ne sçauoit ce qu'il deuoit vn iour deuenir, iusqu'à ce qu'estant paruenue à l'âge viril il fit de grands miracles; & ce par la raison que l'essence diuine estant cachée en luy de toute eternité, se manifesta par succession de temps. Aussi personne ne sçait-il quelles couleurs & quelle figure doit auoir la plante qui est à naistre de quelque semence; enfin en naissant elle manifeste ce qu'elle cachoit en elle-mesme.

De mesme le veritable premier estre de l'or caché dans mon or potable, n'est pas visible aux yeux, & moins encore ce que l'art en peut faire, auant qu'il ait acquis sa fixation par le moyen du feu. Il faut donc attendre patiemment que cet enfant soit crû, & qu'estant paruenue à l'âge viril, il fasse des actions viriles. Qui est-ce qui croiroit que toute l'essence d'un oyseau avec les plumes, & tout ce qui luy appartient, fut cachée dans un œuf, si la chose n'estoit conuë de tout le monde? Si on boit trop grande quantité de moust, il nuit à l'estomac, & excite la colique; mais quand il est changé en vin fort & clair, il fortifie l'estomac, & produit les forces qu'il te-

noit cachées auparauant. Celuy qui connoist la semence vegetable, l'œuf animal, & le premier estre mineral, celuy-là sçait quedela semence doit naistre l'herbe, de l'œuf l'oyseau, & du premier estre des mineraux, la medecine vniuerselle. Or celuy qui n'est pas capable de ce raisonnement, & qui méprise la semence, l'œuf & le premier estre des mineraux, qui sont le sel, & le soufre, celuy-là sans y penser reiette aussi l'herbe qui est cachée, l'oyseau, & la medecine vniuerselle. C'est pourquoy personne ne doit mépriser ce qu'il n'entend pas. Afin de donner l'intelligence de l'affaire, ie dis que le premier estre de l'or cache la medecine vniuerselle, laquelle le temps, l'art & la nature, produisent en lumiere reellement. Par ainsi on ne doit pas se moquer de mon or potable, pour estre encore dans son enfance, & ressembler à de l'eau salée commune; mais au contraire on doit s'imaginer qu'estant semblable au blanc d'œuf, il contient dans son interieur le iaune qui produira vn iour vn bel oyseau.

C'est assez parlé de la nature & des proprietéz de mon or potable; Bien-tost ie feray imprimer l'usage d'iceluy entre mes principaux remedes. Cependant quiconque s'en voudra seruir, il le pourra faire en toute seureté, veu qu'il ne fait aucun effet qui ne profite au corps humain, en fortifiant l'humide radical, dont la vie de l'homme est entretenue, comme nous auons monstre en l'exemple de la lampe. Mais il en faut vser avec precaution; car comme c'est vn feu tout pur, on le doit employer avec mesure. Au com-

commencement il en faut donner au malade vne ou
 deux gouttes dans du vin, de la biere, ou autre
 boisson, & sur tout tres-vtilement dans l'esprit
 de vin: le iour ensuiuant, il faudra adiouter vne
 gouttelette, & vne autre les iours d'apres, tant
 qu'elle purge par les vrines & par les sueurs, &
 quelquefois aussi legerement par les selles.
 Cette operation estant faite, il faut diminuër
 aussi les doses tous les iours, tant que la maladie
 estant emportée, on ne veuille plus vser du re-
 mede. Toutes choses estant deuëment faites, on
 verra qu'il n'y a point de mal qui ne soit chassé
 & comme consumé par cette medecine, com-
 me le bois l'est par le feu ardent; de sorte que
 tout est reduit en rien, à la reserve du sel fixe.
 Car comme nous auons monsté cy-deuant, tou-
 tes les maladies tirent leur origine des humeurs,
 ausquelles rien ne peut remedier plus commo-
 dement & seurement, que cét or potable qui
 les ouure, incise, consume & chasse, de mesme
 que le Soleil consume & fait éuaporer l'eau dans
 vn vaisseau. Tellement qu'elle guerit & pre-
 uient la lepre, la verole, la fievre quarte, & au-
 tres, le scorbut, l'epilepsie, l'apoplexie, la ma-
 lancolie hipocondriaque, le calcul des reins &
 de la vessie, la goutte, & toutes les maladies de
 la matrice tant conuës qu'inconuës, & mesme
 aussi la peste. Il n'y a que le phlegme excessif qui
 s'en va en pourriture. Ainsi on voit qu'une per-
 sonne sanguine d'un temperament vn peu sec
 se porte mieux qu'un phlegmatique. Le sucre
 estant sec dure beaucoup d'années, s'il est hu-
 medté il deuiant aigre & moisi quoy qu'on y

mette du sel pour le conseruer.

L'humidité superflüe ouure donc la porte à
 la mort, pour attaquer la vie; & au contraire
 vne seicheresse chaude & temperée, conserue
 toutes choses en bon estat, & empesche la cor-
 ruption. Quoy qu'une maison soit belle & ma-
 gnifique, le toict estant entr'ouuert & fendu il
 reçoit la pluye de tous costez qui le corrompt &
 le pourrit; que si on ferme les trous par les-
 quels la pluye est entrée, & qu'on en ouure d'au-
 tres par lesquels l'air chaud puisse entrer pour
 desseicher l'humidité, la maison pourra estre
 conseruée. Les hommes qui viuent dans des
 lieux humides & marecageux, & dont le boire
 & le manger sont aqueux, ne sont pas ordinaire-
 ment de bon temperament, estant tourmenté de
 fluxions & de scorbut. Au contraire ceux qui
 habitent les montagnes & lieux éleuez, iouissent
 d'un air plus pur & plus sec, se nourrissent de
 viandes plus propres à la santé, ne sçauent que
 c'est de ces maladies qui prouiennēt d'humidité,
 sont robustes & ont la chair dure & épaisse. Cer-
 te difference ne s'apperçoit pas seulement aux
 hommes; mais encore en toutes les autres cho-
 ses. Car non seulement le pain, la chair, le fruit
 & autres alimens, se moisissent & corrompent
 beaucoup plustost dans les lieux humides; mais
 aussi les metaux mesmes, fer, cuiure, estain, &
 autres semblables n'éuitent pas la corruption de
 l'air humide, & sont couuerts de rouille, ce qui
 ne leur arriue pas si aisément dans l'air sec.

Voila ce que i'ay voulu briefuement dire de
 mon or potable, i'en diray dauantage dans l'v-

sage de mes principaux medicamens, qui suiura bien-tost ce traitté.

Quoy que i'aye souuent fait mention çà & là dans mes écrits de la preparation de mon or potable clairement, & à la façon des Philosophes sans aucun recipé, comme dans le Miracle du monde, dans l'explication, & dans la continuation d'iceluy; Toutefois pour satisfaire pleinement tout le monde, i'aduertis vn chacun de ne se pas imaginer que le suiet doiue estre tiré des pays estrangers avec grande dépense: Car la matiere de mon or potable s'offre en tous lieux gratuitement, aussi bien au pauvre qu'au riche; & peut estre menée à la perfection en trois iours: I'entends parler de cette perfection que peut requerir son enfance, à sçauoir pour estre lait virginal, ou eau claire, vniuerselle & medecinale, que i'appelle or potable, dans lequel est caché le precieux sang de Dragon, pour estre transmué en certain temps limité en vne constante Salamandre: ce que ie n'ay pas encore obtenu. Et partant i'en demeure là, ne faisant point de doute que mon or potable ne puisse venir au bout de la constance & fixation par la voye seiche & par la voye humide.

Au reste ie ne nie point qu'il ne puisse estre fait de toutes les choses du monde; mais plus aisément & plus promptement d'un suiet que de l'autre. L'enfant le plus pauvre qui vienne au monde, iouit necessairement de ce suiet, sans lequel il ne sçauroit respirer. C'est pourquoy quelques anciens Philosophes ont écrit, qu'Adam & Eue, auoient la mesme matiere dans le

Paradis, quoy qu'ils n'ayent pas esté vestus, s'estant couuert de feuilles les parties honteuses, apres qu'ils connurent leur nudité. Car ce fut hors du Paradis, que Dieu leur fit des habits.

Le vieux Hermite Morienus discourant du suiet vniuersel avec le Roy Calid, lequel luy en demandoit l'explication, luy répondit: *Toy-mesme, ô Roy, tu as ce suiet en ta puissance.* Ayant acheué l'œuvre, il écriuit ces mots sur vn vaisseau qui contenoit la pierre: Qui porte tout avec soy n'a besoin du secours d'autrui: par lesquels il donne à connoistre qu'il pouuoit en tous lieux derechef recouurer la matiere vniuerselle, & qu'il n'auoit besoin de personne pour cela. Marie Prophetesse sœur de Moyse, appelle l'œuvre de trois heures; vn autre l'œuvre Philosophique de sept iours. Et moy Glauber nouice, disciple d'Hermes, assure en verité, que mon or potable dont il s'agit, peut estre fait en trois heures, & mesme des suiets qui se trouuent par tout, & dont tout le monde se sert, & ne peut se passer dans la vie. C'est la pure verité sans estre enuelopée des nuages des similitudes ou paroles obscures. Et afin que personne ne doute du sens litteral de cét écrit, i'assure pour la troisieme fois que l'or potable peut estre fait de toute sorte de vegetable, animal, ou mineral, mais plustost de l'un que de l'autre. Car quoy que chacun le puisse faire de toute piece de bois, de pain, de chair, d'herbe, de feuille, toutefois il est plus facile de le faire du sel qui est le centre concentré de tous les vegetaux & animaux; ce que ie laisse comme vne verité infailible. Or ie veux que chacun sçache,

que ie ne parle icy d'autre sel que de celui qui se trouue en toutes choses.

*seu che
De tout
chose* Et afin que l'on comprenne mieux le sens de mes paroles, i'adiousteray vn brief discours, mais fondamental. Ce n'est pas assez pour celui qui est curieux de l'art, & qui a vn ardent desir de réüssir, de lire tel ou tel Philosophe, pour se persuader en suite d'entendre clairement la doctrine qui luy a esté enseignée; mais il doit soigneusement examiner quelle est la nature & l'origine de ce qu'il cherche, & par quelle voye il la peut trouuer. Car si nous recherchons exactement les choses, & que nous allions iusques au fond, nous trouuerons que Dieu a esté seul iusques au terme qu'il prit plaisir de créer les choses visibles pour sa gloire. Il ne prononça que soit fait, ce qui donna naissance aux éléments, dont est sorty tout ce que nous voyons, sans lesquels la nature ne peut subsister. Que si on veut faire quelque chose de meilleur & de plus pur, que la nature, il faut auoir recours à l'art, lequel surpasse & va plus loin, & commencer par où elle a finy. Car lors on en vient iusqu'à la quinte-essence, laquelle surpassant la nature d'un degré, ne scauroit passer plus outre. Que si on vouloit encore auoir quelque chose de plus parfait que la quinte-essence, il faudroit auoir procedé par quelque autre voye, veu que l'art ne passe pas au dela de la quinte-essence. Ainsi il faut necessairement reuenir au centre, d'où les éléments ont tiré leur origine. Ce centre est ce diuin *fiat*, ou sel vniuersel hermaphroditique, participant des deux natures, lequel

estant vn vray premier mobile contient en soy deux contraires cachez, & ces contraires agissant l'un contre l'autre reciproquement, engendrent les trois principes des trois regnes, vegetaux, animaux, minéraux, les nourrissent & multiplient par les quatre éléments; voila le cours ordinaire de la nature. Mais l'art va beaucoup plus auant, il reduit la circonference au centre, & ne permet pas à ce centre ou premier mobile, que ces deux contraires agissant l'un contre l'autre, le patient soit vaincu par l'agent, & qu'il passe par les trois regnes susdits, comme par ses circonférences; il surmonte & appaise ce premier mobile, afin qu'il ne diuise pas ses forces, & qu'il ne les estende pas trop dans vn grand circuit; mais qu'il les absorbe & engloutisse en quelque forte en luy-mesme. De mesme comme le dragon s'emporte la queue venimeuse par la morsure, & s'en nourrit, lors qu'il n'a pas d'autre aliment, & par ce moyen il deuiet vne souueraine medecine. C'est pourquoy Hermes a dit tres-sagement: nostre dragon, ne meurt que par F. & S. Il faut qu'un feu vainque l'autre, & le transforme en vne plus noble essence. Tel feu est mon secret Alkaest ou veritable or potable, par le moyen duquel il se peut faire des merueilles. L'eau est claire & transparente, dans laquelle est caché le feu, la couleur & la forme. Or ce feu interne se manifeste aisément, & deuiet visible par vn double feu, sec & humide. La voye seiche s'exécute par le feu & par la chaleur des charbons communs de bois. Pour la voye humide, il se faut seruir d'esprit de vin bien recti-

fié, & deliuré de tout son phlegme.

Prens vne once de feu sec & concentré, mets-
là sur trois onces de feu humide ou esprit de vin,
lequel boira le sec en peu de temps. L'un &
l'autre estant digéré l'espace de quelques heu-
res dans vne fiole à long col par vne chaleur
conuenable, prendra la couleur de sang, & ma-
nifestera ses vertus concentrées. Car tout ce qui
estoit retiré au dedans, sort & se rend visible &
perceptible aux sens extérieurs. Ainsi le petit
enfant qui estoit reuestu d'une couleur blanche,
deuiant eloquent, fort, & prudent comme vn
homme fait, & le lait virginal se change en vn
sang de dragon tres-efficace. C'est la veritable
eau de vie, & le veritable vin de santé, duquel
si on prend iournellement quelques gouttes elles
conseruent & allongent la vie: Plusieurs hon-
nestes gens ont veu chez-moy, l'admirable &
prompte vertu de ce remede.

S'il se trouue quelque malade qui ne puisse
point auoir de soulagement par les remedes
communs des Galenistes, & qu'il veuille auoir
recours à mon or potable, ie luy en donneray
charitablement autant qu'il en faut pour guerir:
Et ce d'autant plus volontiers, afin qu'en ces
derniers siecles où le monde est entierement
peruerty, les merueilles de la diuine prouidence
soient conuës, & que la bouche soit fermée
aux ennemis de cet art noble & excellent, qui
méprisent & accusent les Philosophes de men-
songe par vne pure enuie & ignorance.

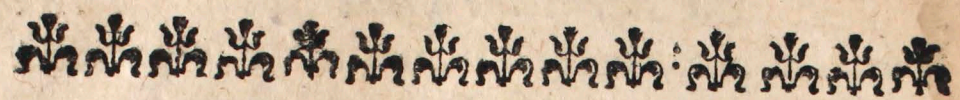
Ie ne doute nullement qu'il s'en trouuera plu-
sieurs qui suiuront mes traces pour composer

le vray or potable, & tascheront de le porter à
vne plus haute perfection par succession de
temps, auxquels ie n'enuie point vn heureux
sucez; si Dieu leur daigne accorder vn si grand
don. Personne ne tirera de moy autre chose que
ce que i'ay dit çà & là dans mes écrits touchant
cet or potable. Que chacun se contente de trou-
uer chez-moy la medecine preparée. Ce que de
cet vn n'offriroit pas, s'il en estoit possesseur. I'ay
desia assez amplement déclaré la cause qui m'a
poussé à la diuulguer, & à l'offrir aux malades
pour leur consolation & retablissement.

Pour conclusion ie proteste derechef que tout
ce que i'en ay dit est veritable. Que personne
ne soit si temeraire que de s'en moquer comme
d'une chose vaine & impossible.

Chacun est libre d'en faire l'espreuue. Tant que
ie viuray on trouuera chez-moy cette medecine
preparée. Voire mesme i'en monstrey à l'œil
l'usage aux amis pour la correction des vege-
taux, animaux & minéraux, afin que les mer-
ueilles de Dieu & la possibilité de l'art soient
mises en évidence.

FIN.

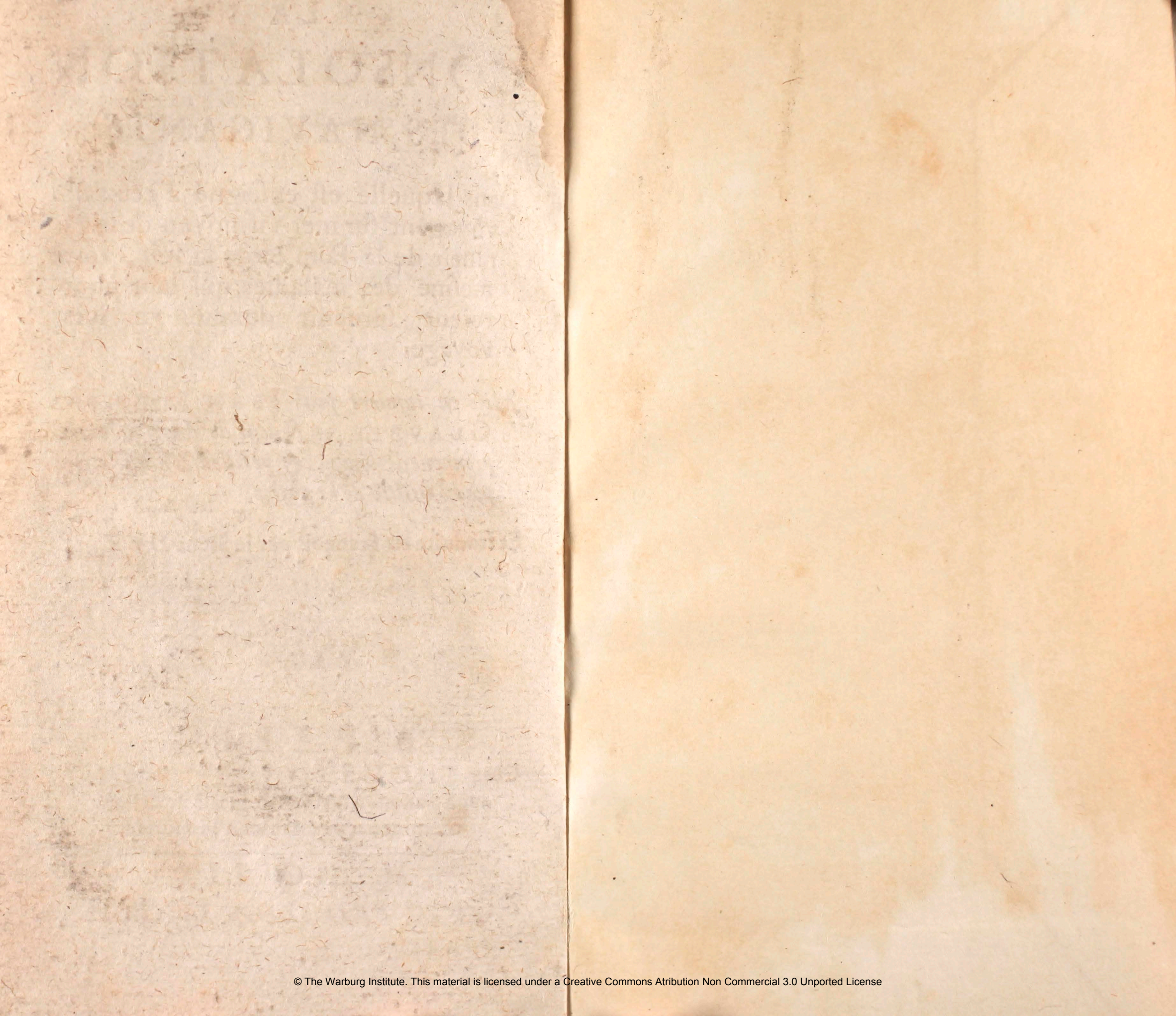


ADVIS AV LECTEV.R.

AFIN que le Lecteur comprenne mieux le sens de cét opusculé, i'ay crû estre à propos d'en faire icy vne briefue recapitulation. Toute l'affaire consiste à sçauoir comment cette medecine est aisément préparée des vegetaux, animaux & minéraux qui se trouuent par tout, & que pour cette raison elle est appelée vniuerselle, parce qu'elle remedie aux maladies & aux defauts de ces trois regnes. Car tous les vegetaux croissent mieux & plus promptement par le secours de cette medecine, & acquierent vne odeur & saueur beaucoup plus agreable que ceux qui sont aidez par le fumier ordinaire des bestes. Pareillement la fecondité est augmentée dans les animaux tant masles que femelles, l'humide radical est fortifié, & toutes les obstructions du corps sont ouuertes, & emportées. Dans le regne des minéraux c'est vn remede tres-efficace qui corrige les metaux imparfaits, il transmuë le mercure vif en tres-bon or, les pierres à feu, les chrystaux & verres chrystalins en beaux rubis & iacintes, semblables aux naturels en couleur, non en dureté.

Toutes ces vertus luy ont acquis le nom de Medecine vniuerselle; ce que ie n'ay pas voulu celer aux curieux de l'art, & admirateurs de la diuine bonté.

FIN.



Schors. Amt.
Cat. 30 May 58
No. 16
fus (4.10.0)

